

qui ont eu, à l'heure propice, les vents alisés de la faveur publique, ces hommes, disons-nous, seront de bons esprits. Si l'en était autrement, où placeriez-vous l'inventeur, les trouveurs de principes et d'idées secondes ; les hommes qui ont donné le branle au progrès ? Où placeriez-vous les esprits qui ne s'intéressent qu'au bien de l'humanité ? A la place des vulgarisateurs, je suppose ; gens habiles et fort utiles, il est vrai, mais qui ne perfectionnent qu'à la condition, d'avoir des devaacs qui aient inventé.

Vraiment, je n'ai guère compris pourquoi l'on a placé dans le même médaillon, à côté de Papineau, un homme aux grandes qualités sans doute, mais qui n'a fait qu'appliquer, à la faveur d'un assentiment presque unanime, des principes et des idées que l'autre avait empreints de son génie.

Si c'est pour l'étude de deux époques, je comprends ; si c'est pour essayer de prouver que les bons esprits l'emportent sur les esprits supérieurs, je m'égayerai volontiers avec vous du paradoxe : mais si l'on a le dessein de placer le nom de Lafontaine avant, ou tout au moins à côté du grand nom vénéré de Papineau, je trouve qu'il y ait dans cette tentative une étrange témérité.

Comparons, si on le veut bien, deux époques de notre histoire, l'une qui a enfanté la liberté, l'autre qui l'a consolidée. Concevons en même temps tous les efforts qui se sont faits dans la première pour faire arriver cette liberté au plein épanouissement où nous la voyons maintenant, et dites après, si l'homme dans lequel s'est confondue cette époque, n'est pas celui qui a le plus fait pour les libertés de notre pays. Concevez aussi un peuple tranquille, aux aspirations presque nulles, ignorant les progrès qu'accomplissent déjà des voisins qu'il n'entrevoit qu'à travers ses préjugés ; enlacé dans des institutions féodales qui avaient étrangement pris racine sur ce sol propre à toutes les libertés. Eh bien, voilà ce peuple bon, noble, aimant son pays d'adoption et la France avec une égale passion, voilà ce peuple devenu tout à coup la proie de la conquête, — laquelle donnait des garanties, il est vrai, — mais les nouveaux venus étaient des conquérants pleins de morgue et d'orgueil, ayant l'activité industrielle et commerciale, la compréhension et la pratique de ce qu'ils appellent le *self-government*. Et nous, nous n'avions rien de cela. Quoique l'Angleterre commençât à mieux comprendre les besoins des colonies, ses hommes d'état, comme lord North, par exemple, estimait que les colonies étaient faites pour être taxées. L'Angleterre se relâche de ses rigueurs et nous accorde une ombre de liberté. Alors le long duel des assemblées et des gouverneurs, les

représentants des paperassiers de Downing Street, commence. Mais c'est là une dure épreuve pour nous ; car nous n'avions ici ni aristocratie éclairée, capable de gouverner, de connaître à temps les besoins du pays ; nous n'avions ni classes d'hommes, ni aucun homme en état de contribuer, dans la large mesure qu'il convenait d'avoir alors, à l'éducation politique des Canadiens-Français et les quelques libertés qu'ils étaient appelés à pratiquer, leur devenaient ou dangereuses ou inutiles.

C'est Papineau qui a enseigné aux Canadiens comment certains pays de l'Europe, — l'Espagne et l'Angleterre, — comprenaient et exploitaient les colonies et comment ils devaient s'y prendre pour résister à pareille exploitation ; c'est le premier pas vers l'indépendance. C'est lui qui, le premier, a révélé aux États-Unis les progrès qu'ils se faisaient ici vers cette indépendance ; c'est lui qui a hissé cette aristocratie sans grandeur, qualifiée d'oligarchie, renfermée dans sa morgue et dans une persistance à tout ignorer au delà de son cercle odieux ; c'est lui qui nous a fait connaître au monde et compter parmi les amis d'une liberté légitime ; c'est à l'aide de ses enseignements que l'on détruit dans retour le réseau féodal et colonial.

L'autre époque est celle de l'apaisement des esprits. Le gouvernement est tout trouvé, les éléments sont là, peu difficiles à coordonner ; l'accord est entre tous les hommes de bonne volonté ; l'industrie se développe, le commerce prend son essor ; ce que l'on est convenu d'appeler la politique des chemins de fer, commence ; les expropriations se font sans violence ; le suffrage tend de plus en plus à devenir universel. Personne n'osera affirmer que c'est Lafontaine qui a accompli tout cela ; il a joué et compris son rôle politique, celui des expédients, des alliances, des atermoiements ; enfin il a admirablement employé l'outillage, pour ainsi parler, à l'aide duquel il est parvenu, sans grand effort, à faire fonctionner un gouvernement constitutionnel dont Papineau a été le père et l'initiateur. Et insistons là-dessus : dans cette dernière époque, le grand parti national, organisé par Papineau, pour aller à la conquête de la liberté, ce grand pari se désagrège peu à peu ; il y a des partis politiques qui ont la prétention de prendre la nationalité canadienne-française sous leur égide, mais on sent qu'elle n'est là que pour courir à l'action du gouvernement représentatif.

Voilà, messieurs un aperçu insuffisant, je le conçois, — inhabile, j'en suis peut-être plus convaincu que vous-mêmes, — de deux époques de notre histoire ; seulement vous me permettrez de vous déclarer que je le crois vrai.

Eh bien, si cet aperçu est vrai, si cette peinture